

7. Nostalgie

Je commence par toi, Daniella, collègue de théâtre et amie que j'admire. C'est lors de vos fêtes de famille que j'ai retrouvé l'Israël un peu idyllique que j'avais imaginé dans mon enfance : vous êtes chaleureux, doux, artistes et intelligents ; vous êtes pour la plupart musiciens ou savants haute gamme. Combien de fois ne suis-je allée chercher chez vous un peu d'harmonie après des séances pénibles d'observation aux check points ?

Une soirée m'est restée en mémoire : c'était en 2004, à Jaffa, chez ton ex-mari, à l'anniversaire d'un de vos fils. Passé le portail, je me suis retrouvée dans un ailleurs enchanteur, un ancien petit palais arabe avec une cour intérieure aux proportions parfaites, cinq marches qui menaient à un portique soutenu de fines arcades sur toute la largeur du frontispice. A l'intérieur, trois salles voûtées entièrement vides, à part quelques coussins jetés sur un carrelage aux motifs orientaux. J'ai eu une pensée pour l'ancien propriétaire arabe. Qui était-il ? Où était-il ? Dans quel camp de réfugiés, quelle ville lointaine ? Jaffa est pleine de ces anciennes demeures palestiniennes, investies aujourd'hui par la bohème de Tel Aviv, qui veut se rapprocher des Arabes. Chassant ces idées sombres, j'ai rejoint les invités réunis autour d'une longue table dressée dehors sous le portique. Une famille de gitans slaves, amis de ton mari, avait cuisiné des plats épicés puis elle improvisa pendant des heures une musique aux tonalités russes et juives mêlées de rythmes orientaux endiablés. Les femmes dansèrent, leurs châles serrés autour des hanches, les bras écartés, les mains tournoyantes, envoûtées et séduisantes. Les hommes rirent en levant leurs verres. Plus tard les conversations s'engagèrent, passionnées et sincères. J'observais, ravie, cette image d'Épinal sortie tout droit de l'album de mes rêves enfantins. Vous sembliez venir de tous les coins d'une vieille Europe disparue dont j'eus ce soir-là la nostalgie sans l'avoir jamais connue, et que je n'ai rencontrée qu'en Israël.

Quelques jours plus tard, tu m'as parlé de ta propre nostalgie. Celle de l'innocence perdue.

Tu m'as dit : quand j'étais petite, le monde était parfaitement clair – c'est nous qui avions raison ! Nous voulions la paix et les autres ne voulaient pas nous accepter. Ils nous faisaient une guerre incessante. Nous nous battions à contrecœur, pour sauver notre peau, notre existence, notre petit lopin de terre ancestral offert par les Nations Unies. Les Palestiniens, qui ne s'appelaient pas encore ça, avaient reçu leur propre lopin, mais ils le trouvaient trop petit et voulaient y ajouter le nôtre. Ils ne voulaient pas vivre à nos côtés dans leur Etat.

Vous ne ressentiez aucune haine, dis-tu. Vous respectiez leur culture, pour laquelle vous éprouviez une attirance toute romantique. Cette vision, partagée par tous tes camarades, te

semble aujourd'hui naïve mais tu y croyais vraiment.

Tu m'as dit : nous étions confiants, nous nous sentions supérieurs. Nous craignions aussi pour notre existence. Mais tout le monde nous aimait : c'était le bon temps...

Le tournant, ce fut la construction de colonies en Cisjordanie et à Gaza. Cela a provoqué selon toi une rupture au sein de votre société. Vous n'aviez rien à voir avec leurs habitants, que vous considériez comme de dangereux illuminés.

Puis Rabin est arrivé, tel Zorro, et s'est mis à faire la paix. Ce fut le temps d'un immense espoir, le temps des manifestations monstres de *Peace Now*. Vous y avez tous cru. Tu as chanté comme tout le monde sur la grand-place. Tu as sincèrement pensé que tes enfants ne devraient plus jamais faire la guerre.

J'ai recueilli tes confidences un matin ensoleillé de 2004 à Tel Aviv, au café *Tam* de Gordon Street, qui n'existe plus aujourd'hui – je l'ai cherché en vain récemment, voulant retrouver le décor de mes souvenirs. Notre conversation fut interrompue ce jour-là par le serveur, qui nous annonça l'explosion d'un bus à Jérusalem dans un attentat suicide. Il y avait une dizaine de morts et plus de quarante blessés. Il nous a proposé de nouveaux espressos. Autour de nous, les oiseaux piaillaient, les chats dormaient et les passants flânaient. Tu m'as dit : je n'y comprends rien, je suis si fatiguée.

Et tu as peur. Une peur concrète du présent et une autre plus diffuse, passée. Ta mère était à Bergen Belsen. Mais ni elle ni toi n'aimez en parler.

Aujourd'hui, trois ans plus tard, nous nous retrouvons à plusieurs occasions et tu restes fatiguée de la guerre. Tu sembles désillusionnée et cherches refuge dans ta famille et ton travail, sources constantes de bonheur, tandis que la politique te déprime. Le conflit te dépasse. Tu t'inquiètes certes des événements violents de Gaza mais délègues toute discussion à ton partenaire, plus combatif. Il est un Israélien comme tant d'autres, gai, dynamique, cultivé et friand de discussions, passionné par son travail qui l'emmène régulièrement aux quatre coins du monde. Ignorant, par ailleurs, de la vie des Palestiniens et relativement indifférent, semble-t-il, à leur sort. Tu écoutes notre discussion animée, nous aidant, sage et intuitive, à éviter l'écueil d'une dispute – mais tu restes essentiellement silencieuse. Une fois seulement, tu empoignes mon bras et me dis : explique-moi seulement une chose, Dominique : pourquoi Arafat n'a-t-il pas voulu de la paix en 2000 ? »

Tu préfères parler des Arabes israéliens, vos Palestiniens à vous, ceux qui purent éviter l'exil

en 1948. Tu te mets à leur place et comprends leur déchirure. Comment pourraient-ils s'identifier à votre Etat, qui est si foncièrement juif ? Chanter votre hymne, qui ne parle que des Juifs et de leur rêve d'un grand Israël, englobant la Palestine, y compris la Cisjordanie ? Saluer votre drapeau, dont les deux bandes bleues symbolisent le châle de prière juif ? Tu dis : il faut changer d'hymne et de drapeau, pour créer un Etat commun, vraiment démocratique et tolérant. C'est la seule solution. Apprendre à se connaître, à s'aimer. Pour l'instant, tu vois bien que la divergence culturelle et l'histoire vous séparent : tes amis arabes sont plus distants que les Juifs. Tout cela demande des efforts, de la volonté et l'effet du temps qui passe.

Tu as la nostalgie de tes certitudes d'antan.